

HANUS, Michel, Jean-Paul GUETNY, Joseph BERCHOUD et Pierre SATET (dir.) *Le grand livre de la mort à l'usage des vivants*, Paris, Albin Michel, 2007, 474 p.

Gil Labescat

Volume 20, numéro 2, printemps 2008

Les musiques et la mort

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/018365ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/018365ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

1180-3479 (imprimé)

1916-0976 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Labescat, G. (2008). Compte rendu de [HANUS, Michel, Jean-Paul GUETNY, Joseph BERCHOUD et Pierre SATET (dir.) *Le grand livre de la mort à l'usage des vivants*, Paris, Albin Michel, 2007, 474 p.] *Frontières*, 20(2), 118–119.
<https://doi.org/10.7202/018365ar>

MOLINIÉ, Magali

Soigner les morts pour guérir les vivants

Paris, Le Seuil, coll. « Les Empêcheurs de Tourner en Rond », 2006, 317 p.



Que nous veulent les morts ? C'est à cette question, encore peu appliquée à nos sociétés occidentales, que l'auteure de cet ouvrage tente de répondre.

Par cette interrogation, Magali Molinié, psychologue clinicienne, se propose de prendre à revers une modernité où les morts seraient socialement inexistantes puisque cette dernière, dans sa vision naturaliste, définit la mort comme la fin de tout. Or, observe l'auteure, des morts restent présents, existent, pour certains de nos contemporains et peuvent les handicaper de manière plus ou moins lourde. Face à ces morts « qui ne passent pas », à ces « morts récalcitrants », il est alors nécessaire de rétablir le lien qui unit les morts aux vivants. L'auteure nous introduit à une pensée où les présupposés théoriques de la modernité sont à critiquer et à reformuler afin de saisir le constat qui est le sien : contrairement à ce que nous pensions, nos sociétés modernes n'en ont pas fini de converser avec leurs morts.

Ce travail sur les morts et les liens qui nous unissent à eux est tiré d'une expérience engagée à travers les orientations théoriques de Toby Nathan (entre autres) et du centre George-Devereux (Paris VIII) dont il est le directeur. Dans une perspective « clinique et pragmatique » (ou ethnopsychiatrique), Magali Molinié conjugue habilement ses connaissances en psychologie avec celles tirées de la sociologie et de l'anthropologie. L'orientation ethnométhologique de ce travail ouvre la voie à la construction de ponts disciplinaires que peu de chercheurs ont bâti avec autant de justesse.

En se concentrant sur l'expérience des endeuillés, Magali Molinié cherche à comprendre les relations qu'une personne peut entretenir avec un mort (ou des morts). Les morts sont ici considérés comme des « êtres sociaux » (Daniel Fabre), c'est-à-dire existant dans la réalité sociale pour une personne. L'auteur postule ainsi une relation dynamique de la part de l'acteur face au deuil, et non une relation passive (mélancolique), héritée d'une vision freudienne du deuil uniquement basée sur la notion de perte. C'est d'ailleurs ce dernier point que l'auteure critique fortement pour mieux étayer son argumentation, d'abord d'un point de vue théorique, ensuite à travers les différents témoignages qu'elle a pu récolter.

Pour ce faire, Magali Molinié nous renvoie à l'histoire européenne depuis les origines de la christianisation et s'arrête sur le XIX^e siècle pour le considérer comme un tournant dans nos rapports face à la mort et à nos morts. En effet, le code civil napoléonien et ses lois funéraires, la pensée hygiéniste et le progrès de la médicalisation, et plus tard la séparation de l'Église et de l'État et le processus d'intimisation de la mort sont parmi les éléments importants qui ont contribué à amoindrir les dispositifs collectifs traditionnels d'expression des liens avec nos morts.

Autrement dit, la pensée moderne s'est appliquée à repousser l'idée d'un rapport possible avec les morts au point d'inclure dans ses fondements théoriques (les plus forts) l'idée qu'un deuil est nécessairement pathologique lorsqu'une personne n'arrive pas à couper les liens qui l'unissent au défunt. Selon l'auteur, cet héritage freudien d'une vision du deuil exclusivement perçue à travers la notion de perte est donc trop restrictive. Il faut alors rétablir une vision du deuil où la mort n'est pas uniquement interprétée comme une perte mais également comme une transformation du lien entre le survivant et le défunt. C'est en cela que l'angle d'interprétation de l'auteur tire toute sa force, le deuil n'est plus un être passif ne subissant que la perte, il est avant tout l'acteur de la transformation du lien avec la personne, décédée certes, mais qui existe encore pour lui et/ou sa communauté.

Avec différents interlocuteurs, Magali Molinié va donc questionner ce lien qui pour certains peut poser problème. Elle se rend compte que le mort est alors toujours évoqué soit sous la forme du retour, soit sous celle de la possession, preuve une fois encore d'une nécessaire redéfinition des figures de notre modernité.

L'intérêt d'une telle lecture de nos contemporains et de leurs relations aux morts porte également sur les temps du deuil puisque ces personnes parlent de défunts (parents ou non) d'il y a plusieurs années et c'est seulement après avoir transformé leur lien avec le mort que ces personnes ont pu passer à autre chose (être en paix). En confrontant son analyse aux différentes définitions du deuil selon les disciplines, il est frappant de constater qu'aucune d'entre elles ne prend véritablement en compte la redéfinition nécessaire des liens avec ces « invisibles ». Pourtant, ce travail montre bien que chacun à sa manière, qu'elle soit plutôt profane ou plutôt religieuse, mobilise beaucoup de son énergie pour redéfinir ce lien, et finalement répondre à la question : que me veut-il ? qu'est-ce que je peux faire pour lui (elle) ?

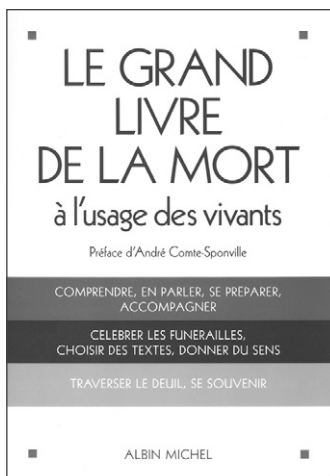
Cet ouvrage est destiné aussi bien aux professionnels qu'à un public dit plus universitaire. Puisqu'il y est question de modernité, il aurait été intéressant de situer cette réflexion face aux différentes théories sur « l'après » modernité (*post, sur, hyper*, etc.). Une analyse plus approfondie sur les notions d'individu et d'expérience aurait également apporté une valeur ajoutée à ce travail dont la richesse théorique et le matériau utilisé ouvrent, avec d'autres, des perspectives très intéressantes.

Martin Julier-Costes

HANUS, Michel, Jean-Paul GUETNY, Joseph BERCHOUX et Pierre SATET (dir.)

Le grand livre de la mort à l'usage des vivants

Paris, Albin Michel, 2007, 474 p.



Le titre de cet ouvrage paru en 2007 chez Albin Michel peut sembler un peu emphatique : *Le grand livre de la mort à l'usage des vivants*. L'éditeur propose toutefois le fruit d'un travail ambitieux, réalisé sous une direction pluricéphale très intéressante. Le titre indique clairement le public visé, « les vivants ». Vaste monde... Qu'en est-il ?

Le sommaire éclaire d'emblée la structure du travail de collaboration. L'ouvrage est divisé en six sections : « penser la mort », « accompagner la souffrance et la fin de vie », « célébrer les funérailles », « traverser le deuil », « quelques textes à lire pour les funérailles et pour méditer » et enfin un « cahier pratique », lequel, comme son nom l'indique, donne des éléments pratiques relativement aux formalités et démarches entourant la mort. Une question vient alors à l'esprit. S'agit-il d'un ouvrage pour spécialistes, tant chercheurs que praticiens de l'industrie funéraire, ou est-ce là un livre qui souhaite aider le public curieux de ces moments de l'existence ? Après tout, ces deux publics n'ont pas les mêmes attentes. En regardant de plus près l'impressionnante liste des 75 auteurs participant à ce livre, on voit apparaître des grands ensembles de spécialistes. D'abord, les spécialistes des sciences sociales et humaines ; on peut citer André Comte-Sponville, philosophe bien connu, lequel préface l'ouvrage, et Atmane Aggoun, sociologue spécialiste de la mort chez les musulmans de France. On note la présence de responsables ou intervenants confessionnels tels que le rabbin Daniel Farhi, dirigeant spirituel du Mouvement juif libéral de France, ou Inge Ganzevoort, pasteur de l'Église réformée de France et ancien aumônier d'hôpital à Paris et Bordeaux. On retrouve aussi une pléthore d'auteurs cliniciens, qu'ils soient psychologues ou médecins : Marie-Frédérique Bacqué, Michel Hanus, tous deux spécialistes du deuil, Jean Leonetti, qui présida une mission parlementaire française ayant inspiré une loi relative aux droits des malades et à la fin de vie, Marie de Hennezel, qui a publié le rapport ministériel « Fin de vie : le devoir d'accompagnement » ayant contribué au vote sur cette même loi, etc. Il y a, enfin, les acteurs du milieu funéraire : Joseph Berchoux, ex-directeur des relations extérieures des Pompes funèbres générales, ou encore, Isabelle Dubois Costes, directrice de communication du groupe OGF. La plupart de ces auteurs sont des spécialistes de longue date du domaine funéraire et ont contribué à l'avancée des connaissances dans

ce domaine par des publications d'articles ou de livres. Ici encore, ces auteurs œuvrent au savoir sur la mort et l'ouvrant au public.

Si leur légitimité en tant qu'auteur est incontestable, il faut pourtant mettre un bémol sur les contributions présentées à cause de l'extrême inégalité entre les articles proposés dans cet ouvrage. Certaines interventions s'approchent de l'article de revue spécialisée, accessible aux seuls initiés malgré un effort de vulgarisation des auteurs. Par exemple, celle de Jean-Claude Ameisen (p. 35-37) qui aborde la question de la mort cellulaire et de l'implication de cette programmation cellulaire sur la survie collective de l'organisme vivant. D'autres pourront étonner par la légèreté apparente du propos. « Parler de la mort au bistrot » (p. 45-47), de Bernard Crettaz, ethnologue suisse, professeur à l'Université de Genève, présente le « bistrot mortel », projet mené sous son initiative. Ce projet vise à « faire sortir la mort de tous les ghettos où elle se trouve reléguée et lui redonner un espace public » (p. 45). Il s'agit d'instaurer ponctuellement des rencontres dans des bistrotts pour parler à bâtons rompus de la mort. Une seule règle : « nul ne vient ici comme spécialiste de quoi que ce soit ; toute intervention savante, tout sermon est banni » (p. 46). Certains articles de l'ouvrage sont courts..., très courts, une ou deux pages parfois. Celui de Jacqueline Lalouette (p. 50) et de Cécile Séjourné (p. 51-52), par exemple. D'autres sont plus longs..., quatre ou cinq pages tel l'article de Michel Meslin (p. 65-69). On ressent une frustration à cet égard et l'absence de notes de bas de page et de références accroît encore davantage le malaise. Les directeurs de l'ouvrage ont néanmoins su trouver une manière intéressante de présenter les différentes interventions en classant des textes selon les temps de la mort : avant (penser la mort, accompagnement), pendant (funérailles) et après (deuil). De nombreux articles sont susceptibles d'aider le lecteur curieux et d'éclairer le spécialiste sur les aspects de la mort qu'il connaît moins. Néanmoins, il reste parfois un sentiment prégnant qu'il s'agit simplement d'une juxtaposition de textes livrant une foule d'informations, très variées, à laquelle manque une cohérence globale qui en faciliterait la lecture. On trouve également dans cet ouvrage quelques textes présentés pour « méditer » ou pour être lus lors de funérailles. Par exemple, un extrait de la *Lettre à Ménécée* d'Épicure (p. 405-406) ou des *Pensées* de Marc Aurèle (p. 408). Ces quelques commentaires ne remettent nullement en question la qualité de l'ensemble

du travail, ni de la majeure partie des articles. Cependant, à la lecture de ce livre, on peut regretter de ne pas voir clairement apparaître la réponse à la question que nous posions à la lecture du titre : à quel public ce livre est-il destiné ? Les articles sont de qualité et de densité inégales, l'intervention de certains auteurs prédomine et l'on se demande parfois quelle est la nécessité de faire appel à 75 auteurs si la diversité n'entraîne pas un certain équilibre des propos. Soulignons également l'absence d'un index thématique qui aurait facilité l'accessibilité à un ouvrage aussi découpé. On comprend mal après cette lecture de n'y retrouver qu'un index des textes cités. Ces critiques étant faites, gardons à l'esprit l'excellence d'un travail d'information exemplaire, l'assise spécialisée d'articles accessibles à un large public qui en feront, sans doute, un livre classique dans les bibliothèques d'études sur la mort.

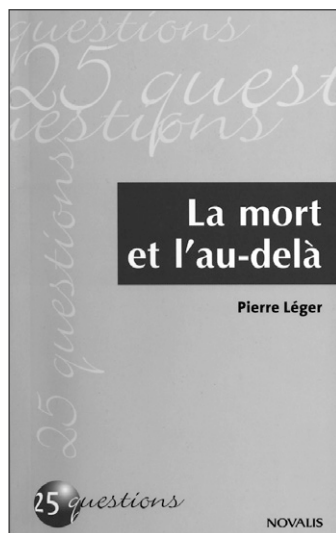
Gil Labescat

LÉGER, Pierre

La mort et l'au-delà

Ottawa, Novalis, 2008, 132 p.

Ce petit ouvrage appartient à



une nouvelle collection intitulée « 25 questions ». La structure du livre est donc fort simple : l'auteur, qui est à la fois professeur à l'Institut de formation théologique de Montréal et curé de l'unité pastorale des Saints-Anges de Lachine, explore de façon rapide 25 thèmes liés à la mort et l'au-delà. Toutefois, pour être plus précis, le livre aurait dû s'intituler : « La mort et l'au-delà selon la doctrine officielle de l'Église catholique ». En effet, les références liturgiques sont exclusivement catholiques (p. 25 ; 46 ; 50 ; 63 ; 66-67 ; 74 ; 99 ; 102-103 ; 107 ; 109 ; 118 ; 122-124 ; 126) et, parmi les rares

auteurs cités, on retrouve maints saints (p. 24 ; 26 ; 83 ; 90 ; 92) ainsi que les papes Jean-Paul II (p. 64 ; 69 ; 86) et Benoît XVI (p. 75 ; 84 ; 114). Qui plus est, plusieurs questions relèvent d'une problématique typiquement catholique. Par exemple, c'est le cas du seizième chapitre qui s'intitule « Les limbes existent-ils encore ? » (p. 76-80). À cette question, le lecteur découvrira, non sans un certain amusement, que la Commission théologique internationale (une Commission de l'Église romaine) a dû réfléchir à cette question pas moins de 15 ans (de 1992 à 2007) avant de conclure que la croyance aux limbes ne fait plus partie de la foi catholique ! La question portant sur le purgatoire est, elle aussi, formulée de manière très catholique. Au lieu de se demander d'où vient cette croyance au purgatoire et à quels problèmes religieux elle cherche à répondre, l'auteur retient plutôt la question suivante : « Qu'est-ce qui se passe au purgatoire ? » (p. 80). Tout en se posant cette question, il aurait au moins pu signaler que cette doctrine est un des points litigieux entre l'Église catholique et les Églises issues de la Réforme qui nient l'existence du purgatoire, l'Église orthodoxe qui parle plutôt des télonies, et maintes autres Églises d'Orient... Les chrétiens issus de la Réforme auront aussi quelques problèmes avec le vingt-et-unième chapitre où l'auteur se demande : « Pourquoi prier pour les défunts ? » (p. 100). Je crains même qu'un chrétien issu de la Réforme soit peu convaincu par l'auteur lorsqu'il déclare laconiquement : « Il ne s'agit pas d'acheter une messe mais bien de demander qu'elle soit célébrée en faisant mémoire de telle personne » (p. 102). À ce silence complet concernant les doctrines chrétiennes non catholiques s'en ajoute un autre, plus troublant pour une collection qui a pour objectif d'explorer « de façon contemporaine des sujets liés à l'univers religieux et à son expression dans le monde actuel » (p. 2). Il s'agit du silence sur les critiques des herméneutes du soupçon que furent Feuerbach, Marx, Freud et Nietzsche, pour ne nommer que les grandes figures incontournables pour bien comprendre le xx^e siècle. L'auteur ne prend en considération aucune de leurs critiques, qui sont pourtant toujours d'actualité. Il se contente d'écrire que la « foi de l'Église repose non pas sur l'imaginaire, mais sur la Révélation » (p. 45). Mais l'imaginaire, sans laquelle l'imaginaire ne saurait exister, ne fait-elle pas partie de la condition

fondamentale de l'expérience historique en général ? Doit-on en conclure que la Bible, que l'auteur invoque si souvent pour répondre à ses propres questions, est un corpus littéraire anhistorique et sans imaginaire, un corpus où l'imaginaire n'a joué aucun rôle ? Ce serait là une grave naïveté que de penser ainsi... À ce sujet, l'auteur n'est pas très clair en ce qui concerne Adam et Ève, ces deux célèbres personnages que je qualifie sans hésitation d'imaginaires. En effet, aux pages 15-16 et 36, ses propos pourraient facilement laisser croire à un lecteur non averti que ce sont là des personnages bel et bien historiques. Bien entendu, seuls les fondamentalistes défendent de nos jours une telle position... On retrouve la même ambiguïté, pour ne pas dire obscurité, dans les réflexions anthropologiques de l'auteur. Par exemple, tout en professant la croyance en la résurrection de la chair, l'auteur n'hésite pas à parler de l'âme (p. 51 ; 77 ; 79 ; 82). Qui plus est, il est erroné d'écrire que dans « la pensée courante, héritée de la philosophie grecque ou de la pensée sémitique, la question de l'immortalité de l'âme ne peut être évitée » (p. 15). En fait, la question de l'immortalité de l'âme est un héritage grec et non sémitique. En effet, la Bible hébraïque ne propose aucunement une anthropologie dualiste ou dichotomique... Le douzième chapitre, qui est le seul à ne pas traiter du christianisme et qui est intitulé « La réincarnation est-elle une solution ? » (p. 57-62), ne rend malheureusement pas justice à la complexité de cette doctrine religieuse. Certes, il est normal qu'un représentant de la hiérarchie catholique critique cette doctrine, mais encore aurait-il fallu qu'il ne confonde pas les discours de type « nouvel âge » et « post-nouvel âge » avec les enseignements des diverses écoles de l'hindouisme et du bouddhisme qui, faut-il le rappeler, ne constituent aucunement des blocs monolithiques...

En définitive, comme ce livre n'offre rien de nouveau pour les spécialistes en exégèse biblique ou en théologie chrétienne, il serait déplacé d'allonger la recension en énumérant plusieurs autres points de discussion et de détail. Je me bornerai à conclure qu'il s'agit là d'une introduction qui est destinée au grand public désireux d'en savoir un peu plus sur la foi chrétienne et plus particulièrement sur la foi catholique.

Jean-Jacques Lavoie